



HAL
open science

Voir et entendre les animaux : quelle philosophie des animaux ?

Anne Le Goff

► **To cite this version:**

Anne Le Goff. Voir et entendre les animaux : quelle philosophie des animaux ?. Raison publique, 2011, 15, pp.325-335. hal-03923833

HAL Id: hal-03923833

<https://hal.science/hal-03923833>

Submitted on 17 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ce compte rendu de lecture a été publié dans *Raison Publique*, n°15, 2011, pp. 325-335.

Anne Le Goff

VOIR ET ENTENDRE LES ANIMAUX :

QUELLE PHILOSOPHIE DES ANIMAUX ?

A propos de Françoise Armengaud, *Réflexions sur la condition faite aux animaux*, Paris, Kimé, 2011 et Alain Leygonie, *Les Animaux sont-ils bêtes ?*, Paris, Klincksieck, 2011.

Comme l'atteste la multiplication des ouvrages récents, l'intérêt que les philosophes témoignent pour les animaux va croissant. Parler *philosophiquement* des animaux ne va pourtant pas de soi. Deux livres récemment parus, l'un de Françoise Armengaud, l'autre d'Alain Leygonie, explorent deux pistes prometteuses et radicalement différentes. Tous deux procèdent d'une insatisfaction à l'égard de la tradition philosophique, dont il va s'agir de remettre en question les présupposés. Car la philosophie n'est guère parvenue à penser l'animal : tantôt assimilé à une machine, tantôt renvoyé au domaine du naturel ou du sauvage, il est vite repoussé du côté de l'impensable. Dans un cas comme dans l'autre, l'animal n'apparaît guère que comme le négatif de l'humain : il est celui qui ne possède ni la raison, ni le langage. Serait-ce à dire que l'on ne peut pas parler de l'animal du tout, et que celui qui n'a pas de raison ne peut qu'échapper aux mailles de la raison et donc de la philosophie ? Peut-être ne suffit-il que la philosophie s'intéresse aux animaux. Peut-être faut-il inventer pour eux un nouveau « ton », pour reprendre le terme de Stanley Cavell.

Françoise Armengaud adopte, dans ses *Réflexions sur la condition faite aux animaux*, une approche critique et dénonciatrice. Comme l'annonce le titre, le sujet est politique : il s'agit de considérer la condition des plus misérables des misérables dans le monde vivant. Leur état, dont les humains sont responsables, n'a cependant rien d'inéluctable. On peut et on doit le faire changer et c'est ce à quoi s'emploie l'auteur. Tel est le fil conducteur de la dizaine d'articles scientifiques, rédigés de 1982 à 2010, qui constituent le volume. Ces derniers retracent une réflexion ancienne et forte, qui, au gré des circonstances à l'occasion desquelles ces textes ont été rédigés, a le mérite d'examiner

de manière cohérente différentes facettes du problème.

À l'autre bout du spectre littéraire, on trouve le petit livre d'Alain Leygonie, *Les animaux sont-ils bêtes ?* Dialoguant avec les philosophes de la tradition, Leygonie choisit, pour leur répondre, de passer par la littérature. Naviguant entre les genres littéraires, l'auteur nous fait rencontrer, dans de courts chapitres qui sont autant de récits, des animaux et des êtres humains de sa connaissance.

À première vue, des deux, seul le discours d'Armengaud est proprement philosophique. Il est représentatif du ton adopté par les défenseurs des animaux qui, depuis trente ans¹, ont imposé à la philosophie la question des animaux par le biais de l'éthique. Armengaud nous demande de prendre « au sérieux » (p. 12) les animaux. Leygonie, non sans humour, opte quant à lui pour une approche autre, qui par les moyens dont elle use gagne en efficacité. La philosophie en mode mineur qu'il développe échappe, par les voies du récit littéraire, aux impasses que rencontre une argumentation du type de celle qui se déploie chez Armengaud. À cet égard, l'ouvrage accomplit parfaitement la tâche que s'est assignée la jeune collection *Hourvari*² (idéalement nommée en l'occurrence !), celle de nous prémunir contre « la pétrification de la pensée ».

DES ARGUMENTS AU SECOURS DES ANIMAUX

Le travail d'Armengaud s'ancre dans une évidence : « la condition faite par les hommes aux animaux » est « atroce et impitoyable » (p. 14). Situation d'autant plus criante et scandaleuse qu'elle n'est pas reconnue comme telle par la majorité de ses concitoyens. C'est ce mur « d'indifférence et d'insensibilité » (p. 15) qu'elle s'efforce de briser d'un point de vue philosophique. Or, les défenseurs de la cause animale sont confrontés à des réactions hostiles (parfois très violentes) qui prennent souvent la forme du refus pur et simple de la discussion. On les raille, on leur reproche leur sensiblerie, leur subjectivité, voire leur attachement insuffisant aux valeurs de l'humanisme. La première étape consiste donc à reconquérir une place sur le terrain

¹ Notamment depuis la publication de l'ouvrage de Peter Singer, *La Libération animale* (1975), trad. fr. L. Rousselle, Paris, Grasset, 1993

² *Hourvari*, n. m. :1. Vén. Vieilli. Cri des chasseurs, sonnerie de trompe pour ramener des chiens tombés en défaut. – Ruse d'une bête traquée qui revient à son point de départ pour mettre les chiens en défaut. 2. *Littér.* Grand tumulte (Petit Robert).

même de l'argumentation rationnelle.

C'est ce que s'attache à faire Armengaud en montrant le caractère sophistique des présupposés mis en jeu (troisième essai). Ces sophismes qui grèvent la pensée commune, mais aussi la pensée philosophique, interdisent tout commencement de réflexion en même temps qu'ils constituent la base théorique justifiant l'exploitation éhontée des animaux. Ainsi par exemple des « sophismes conjoints de l'assimilation et de la dissimulation » (p. 98) : d'un côté, l'assimilation des animaux aux humains permet que nous utilisions les premiers dans l'expérimentation médicale ou la xénogreffe. Mais cette exploitation n'est possible que parce que, d'un autre côté, fonctionne une dissociation qui seule nous permet de faire aux animaux ce que nous ne ferions pas aux humains.

Un autre des sophismes courants est le prétendu péché mortel d'anthropomorphisme, auquel Armengaud consacre son dernier article. Le risque d'anthropomorphisme a informé le développement de la science du comportement animal, favorisant un behaviorisme dont l'éthologie met bien longtemps à se déprendre³. Il est aujourd'hui utilisé comme arme contre les défenseurs des animaux lorsqu'ils plaident la cause du bien-être animal. L'auteur, après avoir retracé l'histoire complexe du concept, montre qu'il s'inscrit dans une « démarche idéologique » (p. 230), faisant le jeu de certains intérêts. Et en réalité, « ce sont plutôt ceux qui dénie la souffrance des animaux sous prétexte que leur comportement n'est pas identique au nôtre qui pratiquent l'anthropomorphisme » (p. 217) : mesurant tout à l'aune de l'humain, ils excluent tout examen de ce que sont réellement les animaux et autorisent par là leur exploitation économique. On ferait finalement mieux, comme nous y invite l'auteur en conclusion, d'abandonner ce concept peu opératoire qui empêche la pensée plutôt qu'il ne la sert. Il nous enferme dans une comparaison sans pertinence, alors qu'il nous faut prendre le point de vue des animaux, c'est-à-dire, bien plus radicalement, « changer de cadre et de système (supprimer les cages) » (p. 225).

Plus profondément, remettre l'animal au centre de la réflexion implique de remettre en cause certaines données fondamentales. Pour ce faire Armengaud analyse notamment, sur les plans symbolique et sémiotique, le sacrifice (deuxième essai du recueil) pour montrer que la notion fait écran, occultant d'autres dimensions telles que la mort et de la souffrance des animaux. L'auteur renverse la perspective et propose de concevoir le sacrifice en considérant le statut réservé aux

³ Là-dessus, voir Vinciane Despret, *Penser comme un rat*, Versailles, Quae, 2009.

animaux. À partir d'études anthropologiques, elle produit une distinction entre deux types de sacrifice en fonction du statut des victimes :

d'une part, les « *ingesta* (ce qui est ingéré, mangé), où les animaux sont *premiers*, c'est-à-dire ne sont pas des substituts d'humains, et d'autre part, les *exgesta* (ce qui est excrété, expulsé), où le sacrifice a pour finalité de chasser quelque chose hors du corps social [...] et où les animaux sont *seconds* » (p. 84).

Aux sacrifices du premier type, il serait assez facile de mettre un terme. Quant à ceux du second type, ils renvoient plus largement à une violence que les êtres humains s'infligent également les uns aux autres et qu'il faut remettre en cause.

Si l'analyse est stimulante, elle est parfois frustrante. L'auteur, fustigeant « le politiquement correct avec sa niaise révérence devant les coutumes » (p. 73), met en lumière, à juste titre, un détournement du sens du sacrifice, élevé en un absolu derrière lequel on pourrait s'abriter et tout justifier. Mais ne tombe-t-elle dans l'excès inverse, en prenant comme seule perspective la souffrance animale ? Certes, elle ne prétend épuiser le sens du phénomène sacrificiel et ne manque pas d'en souligner la complexité. Pour autant, elle ne tient pas vraiment compte de cette complexité ou en tout cas ne permet pas au lecteur de la saisir. C'est que la « question décisive » n'est pas, pour elle, de comprendre le sacrifice pour lui-même mais bien de « sortir du sacrificiel » (p. 81, 87). C'est cette question qui guide sa lecture des anthropologues, dont elle juge à cet égard les analyses insatisfaisantes.

Ce reproche est-il toutefois légitime ? Il semble que ces analyses nous en apprennent plus long sur la question animale si on ne les lit pas exclusivement à travers le prisme du sacrifice. En effet, le phénomène sacrificiel met en jeu dramatiquement et de manière inextricable des animaux et des humains, dont il est regrettable de devoir négliger certains d'entre eux, tels que ceux attachés à la souffrance des animaux. Cette cruauté n'est pas, si ce n'est sans raison, du moins sans cause, et l'analyse doit restituer cette cause, non seulement pour être complète, mais aussi pour favoriser l'émergence d'une solution politique.

Ainsi l'engagement sans cesse réaffirmé qui traverse le texte d'Armengaud dessert parfois le propos. Nous n'entendons pas par là suggérer qu'il serait préférable d'observer une neutralité

théorique. Armengaud rappelle opportunément que l'affirmation d'une telle neutralité philosophique serait hypocrite, alors même que des choix éthiques et politiques sont en jeu. Mais le fond d'évidence qui est présupposé et jamais questionné par l'auteur creuse l'écart avec le lecteur non engagé, ce lecteur qu'il s'agit précisément de convaincre. Armengaud part en effet elle-même de certains présupposés qui sont peut-être justifiés mais qui en tout cas n'ont rien d'évident pour une grande partie de ceux auxquels elle s'adresse. Ainsi de l'emploi d'expressions comme « meurtre » ou « crime contre l'animalité » pour parler du sort qu'on fait subir aux animaux. Mais, de même que toute action d'ôter la vie à un être humain n'est pas un meurtre, de même l'extension de ce terme aux animaux mérite-t-elle d'être questionnée ou argumentée. Faute de faire l'effort d'élaborer un terrain commun avec le lecteur, Armengaud risque de se couper de lui. Or pour entendre les arguments, encore faut-il que nous parlions la même langue.

C'est que cette autre perspective est certainement, pour Armengaud, *moralement* inconcevable. Elle l'avoue elle-même en présentant la question « lancinante » qui l'a guidée dans ses réflexions : « Pourquoi tant d'indifférence et d'insensibilité à ce que vivent les animaux et surtout à ce que nous leur faisons vivre ? » (p. 15). Cette question est en fait un aveu d'incompréhension, analogue à celui formulé par une autre grande défenseuse des animaux, l'héroïne de roman Elizabeth Costello, à laquelle J.M. Coetzee a donné vie :

Quand je pense aux mots, ils me paraissent tellement outrés qu'il vaut mieux les prononcer la tête dans un coussin ou dans un trou dans la terre, comme faisait le roi Midas. [...] Est-ce possible, je me demande, qu'ils participent tous à un crime de proportions effroyables ? [...] Je dois être folle⁴.

Il y a une rupture morale entre ceux qui voient et ceux qui ne voient pas le problème moral. Il faut donc en premier lieu remédier à l'insensibilité des interlocuteurs. Costello, dans le livre de Coetzee, passe par la littérature pour essayer de faire voir aux autres la souffrance des animaux et sa propre souffrance. C'est la voie qui nous semble la plus fructueuse, et dont le livre de Leygonie nous donne un bel exemple.

⁴ J.M.Coetzee, *Elizabeth Costello* (2003), tr. Fr. C. Lauga du Plessis, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 156.

DES HISTOIRES D'ANIMAUX ET D'HOMMES

« Prendre au sérieux » les animaux, comme nous y engage Armengaud, pourrait d'abord vouloir dire les regarder attentivement. Or, cet autre regard, c'est peut-être l'art, et en particulier la littérature, qui peuvent aider à l'acquérir. C'est d'ailleurs une voie qu'aborde Armengaud dans plusieurs de ses textes sur le visage animal, recourant aux contes, au film de Georges Franju, *Le Sang des bêtes* ou encore à l'œuvre de Victor Hugo, mais trop rapidement à notre goût. Elle nous engage en effet à nous tourner vers les poètes, « sensibles » selon elle au scandale du sort fait aux animaux et qui peuvent nous y « rendre sensible » à notre tour (p. 22). C'est juste, mais ce n'est là que la surface de ce que peuvent les poètes : ceux-ci ne se contentent pas de dénoncer la souffrance mais, bien davantage, ils nous font voir les animaux, dans leur diversité et leur vie concrète. C'est ce double aspect de l'universalité et de la saisie concrète que parvient à fournir la littérature. Quand la philosophie n'a le plus souvent que déformé la vie animale en lui appliquant des catégories par définition impropres, la littérature peut appréhender les catégories adéquates pour la penser. Cela implique d'abandonner le concept rigoureusement abstrait que la philosophie a de l'animal pour regarder ce que sont les animaux, c'est-à-dire nécessairement des animaux spécifiques et plus encore singuliers, pris dans des relations particulières avec les humains. C'est précisément ce que fait Leygonie, non pas en commentant des textes littéraires, mais en faisant lui-même œuvre d'écrivain.

Pour dire quoi que ce soit des animaux, encore faut-il les connaître. Il est donc sage de s'informer auprès de ceux qui savent, c'est-à-dire de ceux qui, par suite d'une longue familiarité avec eux, connaissent les animaux. L'eût-il fait, Descartes (ou s'il avait vécu avec un perroquet ou s'il avait été braconnier), « n'aurait sûrement pas tenu ce langage » (p. 16). Aux thèses des philosophes, Leygonie oppose donc tout un bestiaire, qu'il tire de sa propre expérience, de celle des personnes qu'il a rencontrées ou d'autres écrivains. Mais voilà la faille, s'exclameront ses adversaires philosophes : une anecdote n'a jamais fait un argument et on glisse avec le récit hors du terrain de l'objectivité philosophique. Que Leygonie ait vécu avec un perroquet nommé Bamako, « discret quant à la couleur [...], mais extrêmement bavard à ses heures, bon parleur » (p. 16), qu'il l'ait aimé, que ce perroquet ait montré son habileté à se servir de son bec, ne dit rien sur les capacités de l'espèce. L'observation anecdotique – *a fortiori* quand elle porte sur l'histoire personnelle – ne suffit certainement pas à établir une vérité scientifique sur une espèce, pas plus qu'elle n'est

recevable comme contre-exemple réfutant la thèse cartésienne.

Et pourtant, les histoires que nous raconte Leygonie ont bien une pertinence philosophique. Cette pertinence ne vient pas de la généralisation qu'on pourrait être tenté de leur faire subir, mais bien de leur caractère de récit singulier. Les philosophes Martha Nussbaum et Cora Diamond⁵ ont ainsi montré que la littérature, non seulement appartenait de plein droit à l'éthique, mais qu'elle en était même une partie indispensable. Selon elles, la littérature est une manière d'exercer notre sensibilité morale, nous permet d'acquérir les capacités d'attention et d'imagination requises pour saisir adéquatement une situation morale. Le but de la littérature n'est alors pas tant de proposer un éventail d'arguments que de remettre en question les limites même de l'éthique. C'est une question cruciale au sujet des animaux, pour lesquels, comme le montre très bien Diamond, il s'agit précisément de savoir s'ils entrent ou non dans la sphère éthique. Le *concept* biologique de l'animal ne nous permet pas de le déterminer. La littérature est la voie pour apporter une réponse, mais une réponse qui ne saurait être simple, puisqu'elle s'appuiera sur toute la complexité et la diversité de nos relations avec les animaux et par conséquent de nos manières de les considérer. Les récits de Leygonie montrent très bien une chose que fait remarquer Diamond⁶ : depuis l'enfance nous apprenons une grande variété de conceptions contradictoires de l'animal. Ainsi Leygonie se remémore-t-il :

La « fête du cochon » pour l'enfant que j'étais : jour de drame, jour de deuil. Comme si on tuait un membre de la famille. (p. 60)

Car c'est là toute la complexité de la situation : le cochon est traité comme un membre de la famille, mais un membre qui peut être mangé. Et il finit par être égorgé, dans ce qui constitue un événement à la fois exceptionnel et crucial de la vie de la famille et du village. L'écrivain n'essaie pas de réduire la complexité des comportements et des situations à un concept unique d'animal mais au contraire déploie les contradictions qui constituent ce concept.

⁵ M. Nussbaum, *La Connaissance de l'amour* (1990), trad. fr. S. Chavel, Paris, Cerf, 2010 ; C. Diamond, *L'Esprit réaliste* (1993), trad. fr. E. Halais et J.-Y. Mondon, Paris, PUF, 2004. Cf. C. Diamond, « Manger de la viande, manger des gens », dans *L'Esprit réaliste*, *op. cit.*, p. 442.

Ainsi Leygonie nous invite-t-il à regarder les animaux et à apprendre qui ils sont et comment ils vivent, plutôt que de projeter sur eux ce que nous pensons qu'ils doivent être. Il nous présente tantôt les animaux qui ont été ses compagnons (dans la ferme familiale, puis au gré des rencontres), tantôt nous emmène suivre d'autres guides. De ces guides, nous n'attendons pas un savoir d'expert, mais plutôt qu'ils nous fassent voir ce qu'ils ont appris à voir. Encore faut-il accepter de les entendre – le plaisir pris au récit est pour cette raison de première importance. Ainsi à propos d'un Indien d'Amérique pour qui, rapporte Philippe Descola⁷, le serpent ou le singe sont « des personnes comme nous » :

On peut en rire, trouver cet Indien-là bien naïf de penser une chose pareille. [...] Tout de même, considérant que cet homme sait très bien de quoi il parle, qu'il connaît la nature et les animaux qui l'habitent un million de fois mieux que nous, nous pourrions au moins essayer de considérer (d'avoir un peu de considération), voire de partager, ne serait-ce qu'un instant, son point de vue. (p. 89)

Il en va de même pour les personnages que le récit fait apparaître, personnages fabuleux dont il nous faut écouter la parole. C'est le mystérieux Raoul Lopez, autodidacte et passionné de toutes sortes d'animaux, explorateur du monde de l'impala, du crocodile, de la fauvette, pour n'en citer que quelques uns. C'est la fantasque comtesse – trop romanesque pour être inventée – qui a appris à parler « cochon ». Mais leur savoir n'est pas l'effet d'un pouvoir magique, comme quand (un exemple étudié par Armengaud), la nuit de Noël, les bœufs de l'étable se mettent à parler. Ce n'est pas un don mais une capacité d'attention, la familiarité acquise par une histoire commune qui fait leur savoir. L'écrivain qui nous raconte leur histoire constitue l'intermédiaire, et offre à notre regard malhabile et naïf tout un peuple d'animaux à observer. D'un regard bienveillant et attentif, il nous donne à voir à la manière de Francis Ponge, dont il cite en exergue les « Notes prises pour un oiseau »⁸ (p. 15) : enfin, nous *voyons* l'âne ou la mouche. Et son humour nous fait sans cesse tomber de notre piédestal d'humain qui nous place hors de la nature animale et en détourne notre regard. Il nous amène à voir depuis le point de vue de ceux qui ne sont pas encore ou plus sur ce piédestal : l'enfant qu'était Leygonie et qui apprend toutes les nuances de la peau et du

⁷ P. Descola, *Par delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

⁸ F. Ponge, « Notes prises pour un oiseau », dans *La Rage de l'expression*, Gallimard, Paris, 1976.

comportement de la grenouille (sans doute princesse) qu'il a enfermée dans un bocal, le prisonnier qui fait d'une araignée sa compagne et apprend à la connaître (« Il a donc fallu arriver en taule pour savoir ce que c'est, au juste, une araignée », p. 82).

Mais, pas plus que pour Ponge, le parti pris de l'animal ne signifie qu'on sorte de l'humain. Tout comme l'oiseau-canif de Ponge, les animaux de Leygonie font partie intégrante du monde humain et du logos. Les récits, qui nous donnent à voir les animaux dans leur relation avec les humains, dénoncent l'abstraction qu'est l'animal posé dans une radicale altérité. Les animaux font partie de ce qu'est une vie humaine : c'est notre vie en commun avec eux qui les constitue en ce qu'ils sont et nous constitue aussi en ce que nous sommes, c'est à partir de ces relations que nous pouvons parler d'eux.

Et il faut ajouter : le récit n'est pas le dernier mot de l'affaire, c'est seulement le premier. Ainsi Leygonie nous avertit-il qu'il n'entend pas « prendre au pied de la lettre » les conceptions amérindiennes : ce qui ne signifie pas qu'il faille leur attribuer un sens métaphorique ou primitif, mais bien au contraire qu'il n'est pas possible de décider de ce sens par avance. De même, les autres récits doivent ouvrir notre imagination et non donner par eux-mêmes toutes les réponses. Ainsi dans le récit qui pourrait être le plus anecdotique – le retour miraculeux de son chien au foyer éloigné de 300 km – l'auteur s'attache-t-il à casser l'effet anecdotique, à l'inverse de la journaliste locale qui en fait une épopée. Car faire de cet événement quelque chose d'extra-ordinaire, c'est nier qu'il nous dise quoi que soit sur les chiens. Or notre concept de chien doit être capable d'assimiler un tel récit, qui reste néanmoins l'aventure singulière d'un chien singulier.

LES ANIMAUX HUMAINS

« *Homme bête* : homme qui ne se souvient pas ou ne veut pas se souvenir d'où il vient, vivant qui renie ses origines » (Leygonie, p. 12).

On pourrait craindre qu'en prenant le parti des animaux, les deux auteurs nous engagent à nous détourner de la raison et à embrasser une communauté émotionnelle avec les animaux. Certaine apostrophe, quasi-lyrique, qu'on retrouve chez l'un et chez l'autre pourrait nous le faire penser :

Leygonie : « Mon Dieu, délivrez-nous quelquefois de l'intelligence. » (p. 12).

Armengaud : « Ô sens, que de crimes on commet en ton nom ! » (p. 72).

Pourtant leurs écrits mêmes témoignent de ce qu'ils n'entendent pas parler du dehors du sens ou de la raison. Ce n'est pas donc pas tant à l'intelligence mais à une de ses versions étriquées cultivée pour un sens de l'humain appauvri qu'ils appellent à renoncer. Car l'animalité méconnue et exclue est aussi bien celle des humains que des animaux. Ce qui est en jeu dans la manière dont l'homme considère les animaux, c'est aussi son rapport à lui-même. C'est peut-être pour cela que la réflexion philosophique sur l'animalité est si difficile à entreprendre. Mais si, par ces apostrophes, nos deux philosophes se lamentent également sur la bêtise dont nous faisons parfois preuve, c'est sur un ton bien différent : Leygonie est drôle et Armengaud tragique. Il y a certes un aspect tragique à la question des animaux, mais cela semble être une voie philosophique limitée. L'apostrophe de Leygonie fait plus sûrement apparaître le paradoxe et bouscule nos certitudes. Et avec, en tête, la buse de Raoul Lopez, l'âne du Sahara ou la vache « la Rouge », nous pouvons commencer de réfléchir à ce qu'est un animal et à la manière dont nous devons le traiter.